

Quatrième rencontre

Le thème Père / Fils

Nous avons entrepris notre étude du deux comme une étude des grandes décisions qui articulent les discours. Quand je parle de décisions ici, je ne parle pas des décisions que nous prendrions mais que l'on prend pour nous, c'est-à-dire que notre moment de culture, le contexte qui se propose à nous, a pris pour nous avant tout examen. Donc nous revenons sur cela. Un bref rappel de ce que nous avons étudié jusqu'ici.

Les deux déjà vus. Les deux qui seront médités.

La distinction *olam habah* (le monde qui vient) / *olam hazeh* (ce monde-ci).

D'abord nous avons vu l'Évangile et son autre, c'est-à-dire l'abord de l'Évangile. L'Évangile se rencontre, il s'aborde, et c'est cet abord que nous avons médité en premier. Je vous rappelle que le contenu majeur de cette séance était la distinction entre les deux éons, les deux âges : ce monde-ci et un monde nouveau en train de venir. Ceci était fondé sur la distinction hébraïque des deux *olam* : *olam habah*, le monde qui vient, et *olam hazeh*, ce monde-ci. Autrement dit, nous avons ici l'abord par lequel l'Évangile nous aborde. Nous, par exemple, nous sommes tentés de l'aborder de tout autre biais. Par exemple, par le concept de religion qui est un concept qui n'existe pas dans le Nouveau Testament, qui est tardif, qui se développe progressivement et qui en vient à envahir totalement nos présupposés lorsque nous abordons une chose comme l'Évangile. La différence est grande. Donc nous avons étudié dans un premier temps comment l'Évangile s'approche et comment il veut être reconnu, comment il se présente.

La structure caché/dévoilé (semence/fruit) n'est pas de l'ordre du fabriquer.

Dans un deuxième moment nous avons fait un pas supplémentaire. De l'intérieur de l'Évangile nous avons mis en évidence une décision, une coupure, une césure, fondamentale, articulante, qui est celle que je vais résumer comme la distinction de la semence et du fruit, ce qui recoupe une distinction de ce qui est tenu en caché et en réserve, et de ce qui se dévoile. Le premier terme est *mustêrion* et le second *apocalupsis*, dévoilement, un dévoilement accomplissant. C'est ce qui nous a fait prendre conscience d'une grande différence entre notre culture actuelle et la structure essentielle de l'Évangile. Premièrement, nous sommes dans un monde du faire ; cela suppose donc que ce qui est fait ne soit pas avant d'être fait, sinon d'être projeté. Le second élément de la différence est que nous avons là une structure du caché et du dévoilé accompli ; une pensée de l'accomplissement et non pas une pensée de la fabrication. Quand on commence par dire que Dieu est incréé, on est dans la pensée de la fabrication, suivant notre idée que nous

avons de la création comme fabrication du monde. Nous avons vu que cela n'était pas ce par quoi s'articulait notre Évangile.

Programme à venir.

Il nous reste deux séances. Nous allons entrer plus profondément, plus intimement dans les éléments structurants qui vont s'énoncer d'une façon qui vous paraîtra peut-être insolite mais qui sont tout à fait premiers – enfin, c'est toujours difficile de dire premiers – mais qui sont deux thèmes essentiels. Aujourd'hui le rapport Père/Fils et la prochaine fois le rapport époux/épouse. Ce sont des thèmes majeurs de la structuration du discours évangélique. La prochaine fois nous verrons que le thème époux/épouse est une des variantes d'un thème qui est, on pourrait dire, quasi universel dans les symboliques, qui est le thème du masculin et du féminin. C'est un thème très subtil, très délicat à traiter.

I – Six préalables à propos du thème Père/Fils

Aujourd'hui donc, le thème Père/Fils. Avant d'ouvrir les textes je voudrais énoncer un certain nombre de préalables, un peu dans le désordre, qui sont des réflexions préparatoires, qui sans doute pourront donner lieu à échange entre nous à la fin de cette séance s'il nous reste du temps.

1. Père et fils sont corrélatifs. Fils se pense par opposition à esclave (Jn 8).

Père et fils sont des corrélatifs propres, c'est-à-dire deux termes qui s'appellent en propre, tels que il n'y a pas de fils sans père, mais il n'y a pas non plus de père sans fils. Corrélatif ne dit rien sur la nature de la corrélation. Rappelez-vous, nous avons dit qu'un mot ne détermine son sens que par son rapport relatif, sa relation, à un autre mot.

Pour prendre l'exemple du mot *père* – je le dis en passant parce que nous n'allons pas développer cela ici – le mot de père ne dégage pas les mêmes puissances de signification s'il est mis en rapport avec fils ou s'il est mis en rapport avec esclave. Je dis cela parce que ce sont des thèmes de notre Nouveau Testament. Au chapitre 8 de saint Jean il y a un très beau passage que je signale, verset 35, où être fils, être de la maison du Père, fait qu'on y demeure, qu'on est à son propre, alors que l'esclave ne demeure pas toujours dans la maison, on peut le vendre etc. Ce thème de la servitude est un thème très important dans le Nouveau Testament sous des aspects très divers, très subtils aussi.

Donc le mot de Père signifie le libre dans cette perspective, alors qu'on pourrait croire, à lire l'évangile, que la filiation est justement pensée comme une sorte de servitude. Par exemple, quand nous lisons : « *Le Fils ne fait rien qu'il ne voit faire au Père* », nous voyons là l'attestation d'une espèce d'attitude qui nous paraît servile. Il n'en est rien. Cependant ce n'est pas l'aspect de liberté qui est dégageé par le rapport père / fils dans une phrase comme celle-là, alors que dans l'opposition à l'esclave, c'est la fonction de liberté qui se dégage.

2. Quand des *deux* sont en rapport, c'est la relation qui compte.

Des *deux* dans l'écriture johannique, souvent nous en avons rencontrés que nous avons appelés hendiadys ou même oxymores. Un hendiadys, c'est deux mots pour dire une seule chose. Pourquoi deux mots alors ? C'est qu'il y a, comme dit Jean, un micron de différence. Il y a donc déjà du deux dans la mêmeté. Ces hendiadys sont très nombreuses. « *Plein de grâce et vérité* », nous allons le rencontrer : ces deux mots disent la même chose, pas dans notre langage à nous, mais dans le langage de Jean, parce que nous avons affaire à un hendiadys. L'oxymore est un hendiadys encore plus forte puisque c'est la jonction de deux choses apparemment contraires, comme une ténébreuse clarté, une sobre ivresse, un homme divin. Pour de nombreuses cultures un homme divin est quelque chose d'impossible. Les dieux ont leur lieu, leur registre. Les dieux sont au ciel, les hommes sont sur la terre. Alors comment un homme divin peut-il avoir un sens ?

Ici nous en parlons comme de figures de style et même comme des figures de la rhétorique occidentale. Autrement dit ce n'est pas très bien nommé, c'est une approche que nous pouvons faire par là. Et d'autre part ce qui est concerné ici, ce n'est pas simplement une affaire de discours, c'est la chose même dont on parle qui est en question. Notre étude du deux n'est pas seulement une étude de la façon de dire le deux. Est impliqué par là notre rapport à l'effective dualité. Donc nous aurons à repréciser ces points-là.

Le rapport, la ré-férence, la re-lation, c'est pratiquement les mêmes mots français ou latins pour dire la même chose, seulement nous les comprenons mal tant que nous les entendons comme la mise en voisinage de choses probablement bien constituées et distinctes. Ce qui est très important, c'est de voir que c'est la relation qui constitue l'identité des relatés (des mis en relation).

3. La structure père/fils vue comme une structure semence/fruit.

La structure père / fils nous met en continuité avec ce que nous avons étudié la dernière fois car c'est un des exemples de la relation semence / fruit : le père est semence, le fils est le fruit, c'est-à-dire la manifestation de ce qui était secrètement en attente dans le père. Voilà la perspective qui nous occupe ici.

Le mot *sperma* qui dit semence prend sens en référence à cela : « Nous sommes *sperma* d'Abraham » disent les Judéens au chapitre 8 à Jésus en revendiquant leur identité. « Nous sommes semence d'Abraham ». Et la descendance peut s'appeler aussi *patria*. La paternité n'est pas ce que nous appelons la paternité, c'est-à-dire le fait d'être père ou la caractéristique d'être père, mais c'est la descendance. « *Le Père de qui toute patria reçoit son nom* » (Ep 3, 14-15) : c'est une formule qui se trouve dans l'épître aux Éphésiens de Paul et qui a à voir avec le thème de la maison. Il y a un rapport très étroit entre le thème de la maison et le thème de la paternité. La descendance s'appelle aussi la maison : « Maison de France », ce sont les descendants de... par exemple dans l'ancien français.

4. Ne pas penser père dans l'Évangile de façon psychologique ou biologique.

Ce thème est pour nous plus difficile à entendre qu'il n'y paraît parce que nous sommes tentés d'entendre ce qu'il en est de la paternité – en employant le mot dans notre sens courant aujourd'hui – nous sommes tentés de le penser psychologiquement ou biologiquement. L'aspect biologique, c'est le test de paternité, l'ADN etc. Et l'aspect psychologique, c'est Œdipe et la psychologie des profondeurs qui est fondée sur les rapports de paternité.

Et l'usage que nous avons de façon courante des rapports père / fils laisse mal entendre qu'un adolescent puisse dire : « Je ne fais rien que je ne voie faire au père » comme le dit Jésus d'après Jn 5, 19. C'est plutôt la lutte, la revendication de différence, dans le champ psychologique.

Seulement notre Écriture ne parle ni psychologiquement ni biologiquement, ni même juridiquement – parce que la paternité est importante aussi chez le notaire pour les questions d'héritage par exemple. Voilà les lieux où la génération est traitée chez nous.

Ce point très important : à partir d'où entendre les thèmes corrélatifs de paternité et de filiation si on ne le fait pas à partir du sens qui nous est donné nativement dans l'emploi de ces mots-là ?

J'ai eu à plusieurs reprises l'occasion de conduire des sessions et même des retraites sur le texte du Notre Père. La prière la plus courante, la plus basique, la plus quotidienne pour certains, la prière qui est en bonne place dans la célébration dominicale, le Notre Père est en fait une prière très difficile à entendre, tout y est compliqué, et ceci dès la première invocation : « Notre Père qui es aux cieux ». Père est difficile à entendre parce qu'on risque de l'entendre psychologiquement ; les cieux sont difficiles à entendre parce qu'on risque de les entendre cosmologiquement au sens moderne du terme. Autrement dit ces mots-là sont déjà pris dans des ensembles dans telle ou telle culture, et ces ensembles-là ne sont pas innocents. Et si je voulais énumérer la suite du Notre Père on verrait que les difficultés s'accumulent à toutes les phrases. La prière la plus simple, la plus fondamentale, la plus élémentaire est très difficile d'écoute et d'articulation pour nous-mêmes. C'est assez curieux, mais c'est ainsi. Elle a une simplicité intérieure qui est difficile à découvrir pour nous.

5. Père/fils ouvre la question de la temporalité.

Père / fils ouvre l'idée de génération au sens des générations qui se suivent, autrement dit ouvre d'une certaine façon la question de la temporalité. Bien sûr on sait en catéchisme que Père et Fils sont co-éternels, qu'il n'y en a pas un qui est avant l'autre etc. : en un sens, oui ; en un autre sens...

Il faut prendre les choses à l'envers : s'il y a de la temporalité, c'est parce qu'il y a dans l'éternité du rapport Père/Fils, et non pas considérer l'inverse.

Parenthèse : Lecture d'un court texte gnostique.

On trouve un précieux petit texte dans un ouvrage gnostique du II^e siècle dont il est difficile de donner la référence¹⁷ parce que c'est un texte écrit par un auteur dont on n'est pas sûr qu'il en soit bien l'auteur. De plus, ce texte est le résumé d'un ouvrage qui est mis au compte de celui qui probablement ne l'a jamais écrit – il est mis au compte du mage Simon de Samarie dont il est question dans les Actes des Apôtres. C'est sans doute pour décrier la doctrine qui est contenue dans ce merveilleux petit libellé qu'on l'a mis au compte de celui que les apôtres déclarent comme un imposteur. Mais on a fait de même pour Paul : on a présenté la doctrine de Paul sous le nom du même Simon, dans un autre registre. Ce n'est pas la même calomnie, mais c'est quelque chose de semblable.

Ce petit texte a peut-être connu plusieurs rédactions successives. Il a ensuite été résumé par un autre dont on ne sait pas exactement qui il est. C'est magnifique comme travail. Ce que je veux citer, c'est ceci : « *Ego kai su en, pro emou su, to meta se, ego : **Moi et toi un ; avant moi toi, après toi moi*** ». C'est ici quelque chose qui a toutes chances d'être authentique et authentiquement pris à un ouvrage de sagesse de type gnostique. C'est une phrase difficile à méditer. On serait tenté de dire : “après toi moi” : laisse ta place que je la prenne. Non, pas du tout. Mais ce qui est très étrange, c'est qu'avant et après sont en même temps l'unité : “moi et toi un”. Et cet avant et après, donc ce qui ouvre le temps d'une certaine manière, ce sont des mots dans le temps ; ils sont donc à entendre ici autrement que dans le sens qu'ils ont à l'intérieur du temps. C'est dans ce sens-là que je dis que cela qui n'est pas proprement temporel est cependant ce qui rend possible qu'il y ait du temps, donne sens au temps.

6. La théologie classique trinitaire. Nature et personne.

Les choses dont nous allons traiter, aussi bien cette fois-ci que la fois suivante, touchent à des questions qui ont déjà été traitées ailleurs dans la théologie classique trinitaire. Or nous n'allons pas lire la même chose que la théologie classique trinitaire en nous approchant des textes de Jean et de Paul. “Pas lire la même chose”, je ne devrais peut-être pas dire ainsi, mais en tout cas, ce n'est pas “pareil”. En effet la théologie va se développer à partir des grands conciles qui sont amenés à prendre des décisions dogmatiques, le premier étant le concile de Nicée en 325, les conciles étant préparés d'une certaine manière par les écrivains du II^e siècle. Les conciles servent à régler les questions de concepts qui sont proprement occidentaux : ceux de nature et de personne. Vous avez entendu dire qu'il y a deux natures en Jésus-Christ (nature humaine et nature divine) en une seule personne, alors que dans la Trinité il y a une seule nature et trois personnes. Nature et personne sont des mots qui n'appartiennent pas à notre Nouveau Testament.

Nature est un beau mot dans son origine, un beau mot grec, *phusis*, qui n'a pas grand-chose à voir avec ce qu'on appelle aujourd'hui la physique. *Phusis* dit la floraison, l'épanouissement : toute chose qui vient, vient s'épanouissant en se dévoilant. Dans ce sens-là il n'appartient pas à notre Nouveau Testament, et il appartient encore moins à notre époque où la nature d'une chose correspond à ce qu'est la chose, c'est le concept qui dit ce

¹⁷ *Philosophumena ou Réfutation de toutes les hérésies*, attribué à Hippolyte de Rome, la phrase se trouve au livre VI.

que c'est. Dire ce que c'est, c'est donner la définition, ce qui se fait par genre et différences spécifiques, toutes les procédures de la logique qui concernent le terme de nature.

Quant à la personne, c'est un mot proprement latin et d'origine juridique – une origine qui persiste d'ailleurs dans l'expression de personne morale qui peut être une collectivité – qui n'a pas grand-chose à voir avec ce que l'Occident ensuite a médité dans le champ du personnalisme par exemple.

Alors il faut mettre de côté tout cela si on veut aborder saint Jean. Il faut provisoirement l'oublier. Est-ce à dire que je suis en train de contredire la dogmatique ? Pas du tout. Simplement le langage de Jean et le langage de la dogmatique ne constituent pas un discours cohérent, car ils ne sont pas fondés l'un et l'autre sur les mêmes structures distributives du discours. Ce qui justifie les conciles, c'est qu'ils sont là comme gardiens pour répondre à des questions que l'interlocuteur se pose. Les questions de celui à qui j'annonce l'Évangile, les questions qu'il se pose ne sont pas issues de la structuration de l'Évangile, mais de sa propre structuration. Ici c'est tout à fait normal que ce soit des structures d'Occident qui questionnent l'Évangile et ces questions méritent une réponse. Ces questions sont généralement soulevées par suite d'une interprétation erronée de l'Écriture et ce qu'il y a dans l'Église comme service de garde, service de vigilance, charisme de vigilance – les conciles, le pape – exerce cette garde. Ils ne sont pas la source de la Parole, ils ne révèlent rien, mais ils ont la garde de la Parole. Autrement dit, nous sommes ici dans un ordre judiciaire qui n'est pas l'ordre premier du connaître, mais qui est nécessaire en son lieu. La plupart des traditions connaissent un service de garde, ici aussi.

Ces décisions sont très précieuses, non pas du tout pour que nous les répétions, mais parce qu'elles fournissent par avance des protections contre des risques de méprise au sujet de l'Écriture. “Du bon usage des dogmes”, c'est un thème important. Malheureusement on en amplifie la signification, on ne les pose pas là exactement où ils ont sens et on pense qu'il faut lire l'Écriture à partir de la dogmatique. Pas du tout ! Pour la bonne raison que le jugement discerne du correct du non-correct : correct a la même racine que orthodoxie ; il ne faudrait pas confondre l'orthodoxie (ou la correction, y compris la correction grammaticale mais aussi la correction de pensée) avec la vérité. Du reste jamais l'Église n'a prétendu substituer un discours au discours évangélique. Elle parle en tenant compte des possibilités de l'oreille de son interlocuteur, mais en même temps elle garde dans sa main le Livre lui-même, l'Écriture elle-même. Elle n'a jamais prétendu que son discours épuisait les possibilités de sens qui sont dans l'Écriture. Donc il peut se faire que vous soyez parfois étonnés si je dis des choses qui n'ont pas l'air d'être celles qu'on a apprises au catéchisme. C'est pour cela que je prends soin de bien préciser cette méthodologie, cette articulation, la différence qu'il y a entre le discours du service de garde et la parole elle-même.

► Qui décide ce qu'on garde ?

J-M M : Le service de garde n'est pas ce qui “garde la parole”. Garder la parole, *têreïn ton logon*, c'est une expression du Nouveau Testament qui ne vise pas ce que je suis en

train de dire. Garde la parole celui qui l'entend et qui l'entend dans son plus propre. Le service de garde est un service de vigilance qui a le souci de dénoncer les erreurs de lecture, ce qui serait errant. Mais la correction d'une erreur, ou la négation d'une erreur, ne me reconduit pas à la vérité première dont c'était l'erreur. Peut-être que la formule peut paraître compliquée.

Par exemple si je dis que Jésus n'est pas Dieu au sens propre du terme, c'est une erreur et il faut la dénier, mais cela ne me reconduit pas à l'authentique signification de « *Dans l'Arkhê était le Logos... et le Logos était Dieu* » ; ça n'épuise pas pour autant, ça me met en garde. C'est "garde" au sens de mise en garde, garde-fou. Il y a même des traditions qui appellent cela des haies de protection ou des choses comme ça. Il ne faut pas confondre d'ailleurs ce que veut dire le mot vérité dans l'Évangile et les questions d'orthodoxie ou de correction du discours ou du langage – *orthos*, droit, en grec ; et *rectus*, droit, en latin, qui donne correction... Cette rectitude ou cette orthodoxie ne me conduit pas à l'avènement de la vérité. Le mot vérité ne signifie pas chez saint Jean ce que nous appelons la vérité de façon courante, c'est-à-dire la proposition correcte, l'affirmation correcte. Vérité, c'est un des noms du Christ : « *Je suis la Vérité* ». Il n'est pas une affirmation correcte.

C'était donc des préalables. Nous allons ouvrir maintenant quelques textes.

II – Quatre textes de saint Jean

1) Les versets 1 et 14 du Prologue de l'évangile de Jean.

Je vais ouvrir le Prologue de Jean en mettant en rapport le verset 1 et le verset 14.

« ¹*En Arkhê était le Logos, et le Logos était auprès de Dieu, et le Logos était Dieu.* »

« ¹⁴*Et le Logos fut chair, il a habité en nous, et nous avons contemplé sa gloire, gloire comme du Fils Monogène auprès du Père, plein de grâce et vérité.* »

Quelle différence entre ces deux versets ? Le même est appelé dans le premier verset Logos, dans le verset 14 il est appelé Fils Monogène, Fils Un, on dit parfois Fils unique. Dans le premier verset "*le Logos est auprès de Dieu*" et dans le verset 14 il est "*Fils Un auprès du Père*", donc Fils / Père au verset 14 et Logos / Dieu au verset premier.

Verset 1

Le Logos est auprès de Dieu
Logos /Dieu

Verset 14

Fils Un auprès du Père
Monogène (Fils Un)/Père

À la source du texte.

En réalité tout le texte est tendu vers le verset 14 car ce verset fait intervenir pour la première fois le mot *nous* alors que tout est en *il* auparavant : "*Nous avons contemplé sa gloire*". Ici le texte révèle sa source qui est une expérience de la dimension ressuscitée de Jésus. *Doxa*, la gloire, désigne ce mode de présence qui n'est plus le mode de présence d'un

vivant parmi les vivants – ceux que nous appelons les vivants du moins – mais qui est cette expérience de la dimension neuve de vie (*zoé* cette fois) qui constitue l'expérience constitutive du Nouveau Testament.

L'âge de la nouveauté christique.

Je ne vais pas redire que la Résurrection est le premier mot de l'Évangile, que tout l'Évangile parle à partir de là et veut retourner à faire entendre cela ; c'est-à-dire que la Résurrection est la manifestation de l'*aiôn*, de l'âge nouveau de la nouveauté christique et non pas un âge historique. Vous vous rappelez la première chose que nous avons examinée : c'est la différence entre *ce monde-ci* et *le monde qui vient*, monde qui se dévoile, qui se découvre. Donc ce verset 14 est ce à partir de quoi tout le texte demande à être éclairé, c'est le foyer ardent de l'ensemble du texte.

Que signifie Fils de Dieu ?

Or ici Jésus est appelé Fils. Il est appelé Fils dans la dénomination de Monogène, Fils Un. Qu'est-ce que cela signifie ? Le rapport de la Résurrection et de la filiation est constant dans l'articulation de nos premières Écritures, pas dans notre esprit aujourd'hui, mais chez saint Jean comme chez saint Paul. Saint Paul dit : « *Déterminé Fils de Dieu de par la Résurrection d'entre les morts* » (Rm 1, 4), c'est un des multiples textes que je pourrais citer de Paul. Et quand on découvre des textes de ce genre, il ne faut pas les examiner comme cela en passant. On a repéré qu'ils sont constitutifs de l'essentiel, que le mot de Fils ne prend son sens ici qu'à partir de la Résurrection. Il faut garder la note : il ne s'agit pas d'une remarque curieuse due au fait que ce n'est pas le sens que nous accordons au mot de Fils. Non, il faut que cela devienne chez nous ce à partir de quoi tout le reste va s'entendre. Lire, c'est cela.

Lire c'est garder la note.

Lire est une affaire de mémoire, car la mémoire consiste à tenir ensemble le début de la phrase et la fin de la phrase, le début de la symphonie et la fin de la symphonie.

La mémoire n'est pas la capacité de se souvenir, c'est la capacité de tenir ensemble ce qui se déploie dans l'espace et dans le temps. Le déploiement est quelque chose d'essentiel. Tant qu'il est tenu, il constitue la fleur, par exemple, mais lorsque les éléments tenus ensemble par cette mémoire ne sont plus reliés à cette mémoire, c'est comme des pétales qui tombent et la fleur est morte ; c'est le démembrement et non plus le déploiement. Nous avons insisté à plusieurs reprises sur ces mouvements-là qui sont essentiels à penser.

Dans ce que nous faisons ici il y a invitation à s'exercer. On ne pourra entendre le texte de l'Évangile que si on fait tout pour se laisser configurer l'esprit par quelque chose de tout autre que ce par quoi nous sommes configurés nativement. C'est ce que l'Évangile dit aussi quand il dit que croire, c'est-à-dire entendre la parole, c'est naître ; c'est naître de plus originaire, et de plus loin que notre naissance civile – notre naissance biologique d'une

part, psychologique d'autre part – ce qui est défini par notre carte d'identité. L'Évangile déploie une capacité d'identité à l'intérieur de nous-mêmes autre que notre identité psychique, ouvre l'espace du pneuma qui est autre chose que la *psukhê*.

Organique, psychique, spirituel se répartissent différemment dans l'évangile.

Chez nous, ce qui est très important, c'est la distinction entre l'organique et le psychique (ou le spirituel) : si je souffre, la question est de savoir si c'est organique ou si c'est psychique ; et psychique et spirituel sont confondus en une seule chose par opposition à organique ou corporel. Chez nos Anciens, dans l'Écriture, la distinction n'est pas là. Chez eux la grande distinction c'est celle entre la *psukhê* (psyché qui inclut la *chair* au sens où nous l'avons vu lors de la deuxième rencontre) et le pneuma (l'esprit). Nous confondons allègrement l'âme et l'esprit alors que ce sont deux choses qui se distinguent avec rigueur dans nos Écritures à tel point qu'on ne passe pas de l'un à l'autre par un développement continu : ce n'est pas de même semence si on veut employer la symbolique de la semence, ou ce n'est pas de même racine si on veut employer l'image spatiale de l'arbre.

Chez nous	Dans l'évangile
Organique / psychique ou spirituel corps / âme ou esprit	charnel (au sens biblique) ou psychique / spirituel chair ou <i>psukhê</i> / <i>pneuma</i>

Comment penser le *monos* de Mono-gène (Fils un) ?

Donc le Monogène... Très curieusement il y a le mot *monos* seul, avec cette solité et même cette solitude que suggère la notion de fils unique chez nous. Or justement, il est *monos* dans un tout autre sens. Ça ne veut pas dire qu'il est un parmi d'autres et à l'exclusion d'autres. Il est l'un unifiant la totalité des enfants de Dieu (les *tekna tou théou*).

Le *monos* est d'autant plus *monos* qu'il est plus plein de multiples. Ce n'est pas moi qui le dis : le *monos* est "*plêrês (plein) de grâce et vérité*". Que veut dire "grâce et vérité" ici ? Il y a encore tout un travail à faire pour répondre à cette question.

Isaac le "fils un" d'Abraham.

Mais peut-être comprendrez-vous mieux en faisant référence à l'Ancien Testament et non pas simplement à ce qui pourrait paraître une sorte de spéculation. Fils Un (ou fils unique), c'est le nom d'un patriarche, c'est le nom d'Isaac, le fils d'Abraham : « *Dieu dit : "Prends ton fils un, celui que tu aimes, Isaac" »* (Gn 22, 2). Il est le *fils un* en ce sens qu'Abraham n'a pas d'autre fils de Sara, et qu'Ismaël est le fils de l'esclave Hagar et non pas le fils du libre. Il est le fils de la promesse, c'est-à-dire le fils à propos duquel il est dit à Abraham qu'en lui sont contenues toutes les semences de la descendance, toutes les semences de l'humanité – semences encore une fois. Il contient en lui séminalement toute la descendance des enfants de Dieu.

Le Fils Un est un par rapport aux enfants.

Les enfants de Dieu sont un pluriel. Nous ne sommes plus ici dans le *duel* (dans le *deux*) parce que les Anciens font une nette distinction, même au point de vue grammatical, entre le duel et le pluriel ; le deux n'est pas un pluriel chez les Anciens.

Nous vivons en fait dans un pluriel non pas simplement déployé mais démembré : les enfants de Dieu *ta dieskorpisména* (les démembrés, les déchirés). Les enfants de Dieu, c'est l'humanité tout entière qui vit sur mode déchiré, fragmenté, démembré, et non pas simplement écarté comme une fleur qui s'écarte, mais écartelé, c'est-à-dire déchiré.

Or le Fils Un est le principe unifiant de la totalité des fils qui constitue l'humanité, il est plein de cela mais plus exactement il est plein de ce qui emplira et réunira cette totalité : *“plein de grâce et vérité”*.

Il est « plein de grâce et vérité ».

Dans *“plein de grâce et vérité”* on a un hendiadys, donc grâce et vérité, ça dit la même chose. Or la vérité (*a-léthéia* en grec) signifie le dévoilement puisque *a-léthéia* c'est ce qui sort de l'oubli. Ce dévoilement est donc une donation gratuite, une grâce : *“plein de grâce et vérité”* signifie *“plein de cette donation qu'est le dévoilement”*. Le dévoilement est le grand don que Dieu nous fait, le dévoilement qui, montrant, accomplit : dévoilement accomplissant.

Quel sens a la filiation ici ?

La filiation ici est le dévoilement de ce qui est tenu en semence (on a l'équivalent dans le désir ou la volonté : la semence ou la volonté du Père). Et que le Christ vienne et qu'il ne cesse de venir – car plus il est parti, plus il vient –, c'est précisément cela : faire de l'humanité démembrée un fils unique dans le Fils unique, dans le Fils Un. L'important c'est que cette unité n'est pas une unité qui se fait au détriment du déploiement, autrement dit au détriment de la multiple différence des êtres. Ici encore il s'agit d'une unité pleine et non pas de l'unité par raréfaction.

Autres noms de Dieu-Père chez les gnostiques.

Nous avons vu qu'au verset 1 le Logos (la Parole) était appelé Dieu, puisque il est la parole de Dieu : *« Dieu dit : "Lumière soit" »*. Au verset 14 ce Logos est appelé Fils par rapport à ce qui peut maintenant être appelé Père.

Chez les gnostiques du reste, celui qui est appelé Dieu ici a d'autres noms antérieurement. Les gnostiques les résument dans les noms d'Abîme ou de Silence¹⁸. Ce Silence, qui est le lieu du *“tu ne sais”*, n'est pas susceptible d'être pris de préhension ou de compréhension, mais il advient en ce que je l'entends : *« Tu ne sais (de savoir) d'où il vient ni où il va, tu entends sa voix »* (Jn 3).

¹⁸ Cf [Gnose valentinienne : Lieux fondamentaux, angéologie, chambre nuptiale. Citations d'Extraits de Théodote.](#)

Entendre sa voix ?

Entendre la voix, c'est entendre cette parole en tant qu'elle me dit : « *Tu es mon fils* ».

L'expression « *Tu es mon Fils* » est l'expression inaugurale de l'Évangile dans la scénographie du Baptême. C'est l'ouverture des cieux : les cieux s'ouvrent à la terre, ils ne se parlaient plus, disaient les Juifs, depuis la mort du dernier des prophètes. Voici que le ciel s'ouvre et qu'une voix s'entend qui dit à Jésus : « *Tu es mon Fils* », et les premiers chrétiens entendent que cette salutation s'adresse à l'humanité tout entière en Jésus Christ.

Comme dit Paul : « *Béni soit le Dieu et Père de Notre Seigneur Jésus-Christ qui nous a bénis* » (Ep 1, 3). Bénir ici c'est la bénédiction patriarcale. Ce qui fait que quelqu'un est père, c'est que le nouveau-né est posé sur ses genoux et qu'il lui dit : « *Tu es mon fils* ». C'est la reconnaissance de l'enfant qui constitue la paternité. Les premiers chrétiens pouvaient entendre cela très bien de la totalité de l'humanité.

Et ce thème est constamment chez Jean sous d'autres formes, d'autres dénominations : « *Le Père lui a remis la totalité entre les mains* » ; « *De tous ceux que tu m'as donnés, je n'en ai perdu aucun* » ; il est plein de cela, il en a plein les mains, plein des épaules etc.

Comment entendre l'unité dont il est question ?

L'expression « *Tu es mon fils* », les premiers chrétiens étaient fondés à l'entendre ainsi parce que l'expression Fils de Dieu existait déjà dans l'Ancien Testament où elle désignait le peuple d'Israël. Elle avait un sens que nous appelons aujourd'hui un sens collectif, signifiant une unité qui inclut en elle une pluralité. Autrement dit, Jésus est le dévoilement au cœur de l'humanité, au profond, à l'intérieur de l'humanité, de ce point mémoriel, de ce point focal qui retient la totalité dans une unité attendue. L'unité en question ici n'est pas l'uniformisation des cultures, n'est pas un gouvernement mondialiste. Je ne dis pas que ces choses sont exclues, mais ce n'est pas cela qui est en question ici, c'est la visée de l'extrême intériorité dans laquelle tout cela déjà séminalement se tient. C'est prodigieux.

Le verset 14 glosé.

« *Et nous avons contemplé sa gloire – l'expérience fondatrice de Résurrection – gloire comme du Fils un et unifiant de la totalité, car il est plein de ce qui est destiné à emplir et à accomplir l'humanité, c'est-à-dire la donation de ce dévoilement qui est un dévoilement accomplissant.* »

Voyez que pour lire un simple verset comme celui-là, il faut travailler chaque mot et surtout les articulations entre les mots telles qu'elles sont significatives dans la structure d'écriture du texte que nous abordons. Je crois que ça se met à dire, ça se met à chanter. Voilà un texte qui se met à ouvrir des horizons, des perspectives.

2) Jn 5, 16-21 : l'unité du Père et du Fils.

Je prends maintenant un texte dans le chapitre 5 de Jean. Ce chapitre récite d'abord la guérison d'un paralysé à la piscine de Bethesda. Mais la suite du chapitre est tout entière occupée par ce qui peut nous paraître une circonstance secondaire, qui ne l'est pas dans le texte d'ailleurs, à savoir que cette guérison a eu lieu un jour de shabbat ; ce qui ouvre le dialogue entre les Judéens et le guéri, et ensuite entre les Judéens et Jésus lui-même.

Que veut dire que Dieu œuvre le jour du *shabbat* ?

« ¹⁶*Et pour cela les Judéens poursuivaient (persécutaient) Jésus parce qu'il avait fait ces choses un jour de shabbat. ¹⁷Mais Jésus leur répondit : “Mon Père œuvre jusqu'à maintenant et moi j'œuvre aussi.”* ». L'œuvre a un grand sens dans l'évangile de Jean, œuvre qui justement va conduire l'humanité à cette unité que nous avons évoquée.

Cela pourrait paraître étonnant puisqu'un jour de shabbat, “Dieu se repose” (Gn 2, 2). Mais en fait nous avons ici affaire à une autre interprétation de ce verset de la Genèse qu'on rencontre par exemple chez Philon d'Alexandrie, un contemporain de Jésus, un Juif vivant en milieu hellénistique, et qui a écrit en grec de nombreux commentaires sur la loi de Moïse. La distinction est faite entre les six jours qui sont les jours où Dieu dépose les semences et le septième jour où cette œuvre-là cesse – *anapausis* est la cessation et pas simplement le repos après la fatigue – et commence l'œuvre du septième jour. C'est pour cela que le Père continûment œuvre. Il œuvre dans ce septième jour qui est l'ensemble de ce que nous appelons l'histoire de l'humanité. Nous sommes dans le septième jour c'est-à-dire dans ce temps où se déploient les semences semées avant le “lancement du monde (*pro katabolês kosmou*)”.

Cependant ce n'est pas ce point qui donnera la suite du dialogue – nous aurions été éventuellement arrêtés, nous, par cette réflexion – mais ce sont les paroles de Jésus : « *Mon Père œuvre et moi aussi* ».

Quel est le rapport du Père et du Fils ?

« ¹⁸*Pour cela les Judéens cherchaient d'autant plus à le mettre à mort, que non seulement il détruisait le shabbat, mais aussi qu'il disait Dieu son propre Père en se faisant lui-même égal à Dieu* ». Il est vrai que se faire égal à Dieu est le pire blasphème. Et c'est à cela que Jésus va répondre.

« ¹⁹*Jésus répondit et leur dit : “Amen, amen, je vous dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même qu'il ne voit faire au Père – c'est la phrase que je citais tout à l'heure – car ce que celui-ci fait, cela aussi le Fils le fait semblablement (homoïos). ²⁰Car le Père aime le Fils, et lui montre tout ce qu'il fait* – l'expression “montrer ce qu'il fait” se retrouve à une autre reprise chez saint Jean, au chapitre 15, pour marquer l'intimité de Jésus, cette fois avec ses disciples – *et il montrera des œuvres plus grandes en sorte que vous serez étonnés*”. »

L'expression "plus grand" est une expression constante chez Jean pour ne pas désigner simplement ce qui se voit, c'est-à-dire ce qui appartient au champ de notre expérience native, mais pour désigner ce qui appartient au champ de la Résurrection, c'est-à-dire au champ de l'espace nouveau ouvert par l'Évangile. Il l'avait déjà dit au chapitre 1^{er}, à Nathanaël : « ⁵⁰ *Jésus lui répondit et dit : "Parce que je t'ai dit que je t'ai vu sous le figuier, tu crois ; tu verras de plus grandes choses."* », c'est l'annonce de l'ouverture de cet autre espace intérieur.

Le Je christique.

► C'est la même chose que lorsque le Fils dit : « *Le Père est plus grand que moi* » ?

J-M M : C'est cela, parce que Jésus dit *je* ou *moi* à plusieurs dimensions, soit à partir du *Je* proprement christique, le *Je* de Résurrection qui n'est pas le *je* empirique, psychique ; mais il peut aussi dire *je* de façon empirique, psychique. Ce *Je* christique est le *Je* d'identité profonde de Jésus, et en chacun de nous il y a un *je* pneumatique (un *je* spirituel, un *je* christique) que nous ne connaissons pas, et qui est notre véritable identité. C'est ce qui est dit à Nicodème : « *Le pneuma, tu ne sais d'où il vient ni où il va, tu entends sa voix. Ainsi en est-il de tout ce qui est né du pneuma* ». Naître de cette eau-là qui est pneuma, d'une naissance nouvelle mais qui est la manifestation de ce qui est de nous plus originaire que notre naissance. C'est la révélation de l'intimité ultime de l'humanité.

La résurrection comme sortie du sommeil, comme venue à "corps".

Les œuvres, c'est quoi ? « ²¹ *Car comme le Père réveille les morts et les vivifie...* » Éveiller les morts peut désigner la résurrection de façon générale et aussi la Résurrection du Christ. Le sens profond de la résurrection, c'est que je sorte d'un sommeil, c'est-à-dire que se dévoile à moi cela que je ne savais pas.

« *...Ainsi le Fils vivifie qui il veut* ». "Qui il veut" ne signifie pas ici "comme ça lui chante". Nous avons dit l'autre jour que volonté (*thélêma*) ou désir désigne la semence secrète des choses.

Par exemple, en 1 Cor 15, à quelqu'un qui lui demandait « ³⁵ *Mais avec quel corps les morts ressusciteront-ils ?* », Paul répond : « ³⁶ *Insensé, (...)* ³⁷ *tu sèmes un grain de blé par exemple* ³⁸ *et le Dieu lui donne le corps selon qu'il l'a voulu* » c'est-à-dire qu'il y a le moment de la semence et le moment de la croissance, la venue à corps donc à accomplissement. Le mot corps ne désigne pas ici une partie de l'homme, mais désigne la totalité de l'homme accompli. "Selon qu'il l'a voulu", c'est-à-dire selon la déposition des semences.

L'unité du Père et du Fils.

Il faudrait poursuivre la lecture, mais nous avons ici plusieurs indications intéressantes qui vont se traduire ailleurs par « *Mon œuvre n'est pas mon œuvre, mais c'est l'œuvre du Père* » ; « *Les paroles que je dis ne sont pas mes paroles, mais ce sont les paroles du*

Père » ; « *Le Père est en moi* » ; « *Le Père et moi nous sommes un* ». Donc nous avons là cette unité qui n'est pas une unité de solitude, de solité, mais une unité de proximité. La proximité est une façon d'être un qui est plus éminente que l'autosuffisance. C'est un point, ceci, qui est à méditer.

Je répète souvent cela à peu près sous la même forme, mais ce point vient au terme de discours divers ou dans le courant de discours divers et il faut que ce soit un lieu que nous ayons passé et repassé dans notre esprit. Car c'est le secret de ce que je vise quand je dis que deux et un, ici, ne sont pas des contraires mais que **le un le plus élevé est l'union de deux**, autrement dit que l'homme, même l'homme singulier, s'accomplit en son propre à la mesure où il est proche.

L'homme est d'autant plus lui-même qu'il est plus "ouvert à".

C'est ce que désignait chez les Anciens le *nom*. Le nom dit l'identité propre, mais le nom dit l'identité précisément parce que le nom est reçu – on me donne un nom – et qu'il est ce par quoi on peut m'appeler. C'est la raison pour laquelle, selon les Pères de l'Église, le Père n'a pas de nom, car il n'y avait personne pour lui donner un nom, ce qui a un sens profond.

Donc mon plus propre est mon plus ouvert. Plus c'est ouvert et plus c'est propre. L'homme a en propre d'être ouvert. Il est d'autant plus lui-même qu'il est "plus à" (*être à, être ouvert à*) alors que chez nous ça s'oppose : l'homme est d'autant plus dans son propre qu'il est dans la solitude d'un recueillement, et c'est cela que nous appelons la vie intérieure en pensant intérieur plus ou moins à partir de la psychologie, de même que nous pensons la profondeur à partir de la psychologie des profondeurs, mais il n'y a rien de plus extérieur à l'identité profonde de l'homme que la psychologie des profondeurs.

L'homme intérieur est une expression de Paul, elle est récurrente, elle intervient à plusieurs reprises. L'homme intérieur n'est pas l'homme qui s'isole pour méditer. L'homme intérieur est l'homme qui est d'autant plus dans son propre qu'il est plus ouvert à. Autrement dit, l'homme extérieur est l'homme qui est en guerre avec lui-même et avec autrui, l'homme intérieur est l'homme qui est en paix avec lui-même et avec autrui.

3) Jn 14, 6-11. Voir le Fils c'est voir le Père. Christité et filiation.

Nous sommes au chapitre 14 et c'est Jésus qui parle.

Versets 6-9a. Voir le Fils c'est voir le Père.

« ⁶*Je suis le chemin et la vérité et la vie. Personne ne vient vers le Père sinon par moi.* » Ceci est une tautologie : il faut être au Fils pour reconnaître le Père comme Père.

« ⁷*Si vous m'aviez connu, vous eussiez connu mon Père également. Et dès maintenant, vous le connaissez et vous l'avez vu.* ⁸*Philippe lui dit : "Seigneur, montre-nous le Père et cela nous suffit."* ⁹*Alors Jésus lui dit : "Tout ce temps je suis avec vous et tu ne m'as pas connu, Philippe ? Celui qui m'a vu a vu le Père".* »

Voir Jésus dans son identité profonde, c'est le voir comme Fils ; voir le Fils, c'est voir le Père puisque le Fils est la manifestation de ce qui est en semence dans le Père. Voyez le chemin.

Le Christ est le visible de l'invisible, c'est Paul qu'il le dit : « *Il est l'image visible du Dieu invisible (eikôn tou Theou aoratou)* » (Col 1, 15). L'image en question ici n'est pas, comme chez nous, prise au sens dégradé où l'image s'oppose à la réalité des choses, mais c'est au contraire l'image au sens de la visibilité accomplie. Le Christ est la visibilité de l'invisible, comme le Fils est la manifestation du secret du Père, de ce qui est séminalement dans le Père avant d'être visible. Donc c'est bien l'expérience du dévoilement au cœur de chacun qui est en question ici dans l'être même de la christité comme filiation.

Versets 9b-11. L'être-dans.

« *Comment dis-tu : “Montre-nous le Père” ?* ¹⁰*Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et le Père est en moi ?* » “Être dans” chez Jean signifie être. C'est le co-relatif propre, le propre dont nous parlions tout à fait au début.

Le mot *dans* a une signification double, équivoque : *être dans* peut signifier ce que je viens de dire ici, c'est-à-dire être en son propre, ou alors signifier être comme en exil ou à l'étranger : « Vous n'êtes pas du monde mais vous êtes dans le monde ». Être dans le monde, ce n'est pas être dans son propre milieu, c'est être dans un milieu impropre, étranger. Donc double usage de *l'être dans* chez saint Jean. Ce sont de petites indications que je vous donne car c'est important ensuite pour la lecture. Ça ne vaut pas simplement pour le texte que nous sommes en train de lire. Les prépositions, les tout petits mots, sont les mots les plus importants dans ces textes-là parce que c'est aussi ceux sur lesquels on peut se méprendre le plus aisément parce qu'ils ne sont apparemment pas explicites.

Et ensuite, pour illustrer cela : « *Les paroles que je dis, je ne les dis pas de moi-même, mais c'est le Père demeurant en moi qui fait ses œuvres.* » C'est une phrase étrange où sont jointes les paroles dites et les œuvres faites. Si on déploie cela, on trouve ce qu'on lit ailleurs : « Mes paroles ne sont pas mes paroles, ce sont les paroles du Père » ; « Mes œuvres ne sont pas mes œuvres ce sont les œuvres du Père. » Ici les deux choses sont télescopées.

« ¹¹*Croyez que moi je suis dans le Père et que le Père est en moi.* »

Un peu plus loin (versets 15-16) intervient la fameuse phrase qui est le leitmotiv de tout l'ensemble des chapitres 14-15-16, le grand discours sur lequel nous avons, en son lieu, en son temps, médité.¹⁹

¹⁹ J-M Martin fait allusion à la session 2007 : *Présence et/ou absence de Dieu*.

4) Jn 8, 44. En tout homme il y a fils du diabolos et fils du Père.

J'avais pensé, en plus de ce chapitre 14, voir le chapitre 8 parce qu'il y a une sorte de contre-épreuve : la même chose se dit à l'envers, se dit du diabolos. « *Vous êtes semence de diabolos* (vous avez pour père le diabolos) *et vous voulez faire les désirs (epithumias) de votre père* » (v. 44) dit-il à ses interlocuteurs, c'est-à-dire que la semence à partir de quoi vous déployez votre activité, c'est le diabolos.

Encore une fois, que ces mots très durs ne vous effraient pas car tout homme est la conjonction dans cette vie de *fils du diabolos* et de *fils du Père*. Et quand le Christ dit : « *Vous êtes fils du diabolos* », il ne dit pas le tout de ses interlocuteurs, mais il s'adresse à eux par rapport à l'acte qu'ils sont en train d'accomplir, puisque la situation de deux éons (des deux mondes) réside en ceci que toujours la ténèbre est là et la lumière est là : la ténèbre est en train de partir et la lumière en train de venir, mais elles sont là simultanément en chacun d'entre nous.

Et le jugement dernier ne sépare pas un individu d'un autre individu, mais le discernement ultime passe à l'intérieur de chacun de nous pour éjecter ce qu'il y a de filiation diabolique et conforter ce qu'il y a de filiation christique en tout homme.

Il y aurait également d'autres textes. J'avais envisagé des choses autour du chapitre 17, la grande prière de Jésus où se manifeste l'unité du Père et du Fils. Mais je veux garder le temps qui reste pour répondre à vos questions car ce serait un peu vain de vouloir être complet ; de toute façon on ne le sera pas, et il est préférable d'essayer de mettre au point des difficultés plutôt que de vouloir être complet.

QUESTIONS

► Il y a quelque chose que je ne comprends pas. Tu as dit : le mot de Fils ne prend sens qu'à partir de la Résurrection, et tu as parlé du moment du Baptême : c'est là qu'on a « *Tu es mon Fils.* »

J-M M : Ah oui. Ça ne veut pas dire que Jésus n'était pas Fils avant la Résurrection. Il est dévoilé Fils à la Résurrection : « *Déterminé Fils de Dieu – donc déterminé à notre regard, manifesté comme Fils – par la Résurrection d'entre les morts* » (Rm 1, 4). Ça ne veut pas dire qu'avant il n'était pas Fils et que tout d'un coup il est Fils. Jésus est Fils de Dieu mais de façon non dévoilée avant la Résurrection d'entre les morts. Quand il est dit « *Tu es mon Fils bien-aimé.* » c'est un dévoilement anticipé.

Il y a deux dévoilements anticipés qui font des échancrures dans la vie de Jésus, c'est-à-dire des ouvertures sur ce qu'il est secrètement mais qu'il soit pleinement manifesté : c'est la manifestation au Baptême, la manifestation de la Transfiguration. Et ultimement c'est la manifestation de la Résurrection. Les Pères de l'Église parlent des épiphanies (mot qui signifie manifestation) sur le fleuve (au Baptême), sur la montagne, et au jardin. Les deux

premières sont des manifestations anticipées, c'est pourquoi Jésus dit de se taire, de ne pas en parler.

Et d'autre part il faut que nous apprenions à faire la différence entre la matérialité des choses qui ont été vécues dans ce que relate l'Évangile, et la lecture qu'en font les disciples à la lumière de la Résurrection. Il y a beaucoup de discours du Christ qui sont des déploiements de ce qu'était le Christ et qui n'était pas visible auparavant, mais que les apôtres savent par l'expérience de Résurrection. Ce mode d'écriture est caractéristique de l'évangile.

Par exemple, nous avons mis cela en œuvre quand nous avons voulu lire le Prologue : nous avons commencé par le verset 14 pour comprendre le verset premier. Tout ce qui précède nous conduit au verset 14, mais le verset 14 est ce qui rétrospectivement éclaire ce qui était déjà dit, lui donne sens.

Écrire c'est cela. Je n'ai pas la capacité de dire sans approche l'essentiel, autrement je dirais une phrase et je m'arrêteraï, ce serait dit. J'ouvre un chemin pour dire ce vers quoi je vais, mais ce vers quoi je vais, je le sais sourdement de telle sorte que cela éclaire rétrospectivement le chemin. De toute façon je sais qu'il y avait chemin quand je suis arrivé : je sais qu'il y avait chemin et non pas errance. Un chemin a sa valeur de chemin au terme, il est lisible comme chemin au terme. Je peux évidemment dessiner des itinéraires, mais le chemin n'est pas un itinéraire sur carte, le chemin est de marcher le chemin.

► Et le terme de notre chemin, c'est quoi ?

J-M M : C'est toujours un terme relatif, c'est le terme d'une étape du chemin.

► C'est à la fin d'une vie qu'on peut voir comment le Seigneur nous a conduits ?

J-M M : C'est cela, et encore on le voit...

► On peut éventuellement ne plus rien voir du tout !

J-M M : Non, précisément, on voit tout, mais là nous tombons dans les problèmes de la signification de l'eschatologie (les dernières choses), de l'*eskhaton*, du terme et de la fin des choses. Et nous avons une idée très simpliste de l'eschatologie si nous pensons que c'est l'autre bout du monde. Surtout chez saint Jean, l'eschatologie n'est pas cela.

► L'eschatologie, c'est ce qui se vit maintenant ?

J-M M : Oui... et non. Justement, l'*eschaton* (*eskhaton*) a une certaine simultanéité avec maintenant, mais il n'est pas de l'essence du maintenant qui fluctue. Tout ce qui touche au temps est une des choses les plus difficiles, philosophiquement...

► Pour entendre l'Évangile il faut que notre esprit soit configuré de façon nouvelle, donc il faut se convertir. Comment cela se fait-il ?

J-M M : Se convertir est une tâche jamais accomplie, qui est toujours à accomplir.

► Est-ce qu'il y a un lien avec naïtre de plus haut ?

J-M M : Dans la mesure où je continue à avoir ma première naissance – mais elle n'est pas mon identité profonde – je me convertis à chaque fois que, délaissant un agir qui serait simplement le déploiement de mon natif, j'agis selon la donation de Dieu. Là encore, quand je dis : « j'agis selon la donation de Dieu », j'aborde la question de mon autonomie par rapport à l'accomplissement de mon identité spirituelle. Mais ceci ouvrirait un tout autre chapitre.

Je viens d'entendre que je ne peux développer mon identité spirituelle qu'à la mesure où *“le Dieu lui donne le corps selon qu'il l'a voulu”* (selon la semence ou selon mon nom). Le problème est : est-ce c'est Dieu qui fait ou est-ce que c'est moi ? C'est une question capitale qui est le rapport de la liberté et de la grâce. Eh bien il faudrait cesser de penser mon rapport à Dieu sur le mode d'un rapport à autrui selon mon expérience native. Dans mon rapport à autrui selon mon expérience native, "c'est ou moi ou toi". Mais dans le champ de l'évangile, le rapport à l'autre est l'attestation du même, c'est-à-dire : "c'est d'autant plus moi que c'est plus Dieu et d'autant plus Dieu que c'est plus moi", ce n'est pas “ou bien... ou bien...” Il y a altérité, mais pas une altérité sur le mode de l'altérité excluante qui est nativement la nôtre ; ce qui demanderait à être médité aussi.

► Je suppose que, dans l'Ancien Testament, la méditation sur les rapports du Père et du Fils n'avait pas été aussi loin dans la mesure où le Fils de Dieu était le peuple juif. Cela ne permettait peut-être pas...

J-M M : Bien sûr, même l'épître aux Hébreux dit cela : « *Après avoir autrefois, à plusieurs reprises et de plusieurs manières, parlé à nos pères par les prophètes, Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par le Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses...* » (He 1, 1 et 2) c'est-à-dire que ce qui a été dit fragmentairement et de façon variée chez nos Pères, cela se réalise dans le Fils.

► Comme Père, Dieu intervient dans l'Ancien Testament, aussi comme mère mais ce n'est pas la même orientation...

J-M M : Oui, justement le problème du rapport père / mère est un rapport qui n'est pas tellement développé sous cette forme-là. Mais l'aspect maternel de Dieu se déploiera comme Esprit Saint²⁰.

La lecture de saint Jean et saint Paul par des gnostiques valentiniens.

Plus exactement, on trouve cela chez les gnostiques du IIe siècle qui ont médité ces choses-là avec beaucoup de soin. Il y a débat entre eux, mais est-ce vraiment un débat, c'est plutôt plusieurs perspectives, plusieurs points de vue qui sont développés.

Pour eux ce qui précède l'avènement du Fils s'appelle d'abord **Abîme** et pour certains il a une compagne.²¹

²⁰ *Rouah* (esprit) est féminin en hébreu.

²¹ Voir le tableau un peu plus loin.

Il faut dire que, dans le déploiement qu'ils font, ils respectent totalement les rapports des noms de Dieu en génération et épousailles : les noms masculins et féminins s'épousent. J'ai expliqué cela ailleurs, c'est fondamental dans les méditations valentiniennes au cours du II^e siècle – elles sont surtout valides au cours du II^e siècle, elles deviendront hérétiques par la suite – et ce sont des indications les plus précieuses pour lire saint Jean.

Justement la compagne de l'Abîme s'appelle Silence ou Grâce :

– **le Silence** c'est ce qui précède la Parole, donc précède l'apparition du Logos ; et le vrai Logos garde le silence en lui, n'exclut pas le silence : le silence et la parole ne sont pas des contraires, la parole authentique est gorgée de son silence propre ;

– la **Grâce**, *Charis (Kharis)* : « *Plein de grâce et vérité* ». Grâce est la compagne du Père, compagne c'est-à-dire l'identité, car l'homme et la femme sont un, mais de cette identité qui suppose le deux, suppose et conforte le deux. C'est la chose que nous allons voir la prochaine fois, ce sera le thème masculin/féminin, thème nuptial.

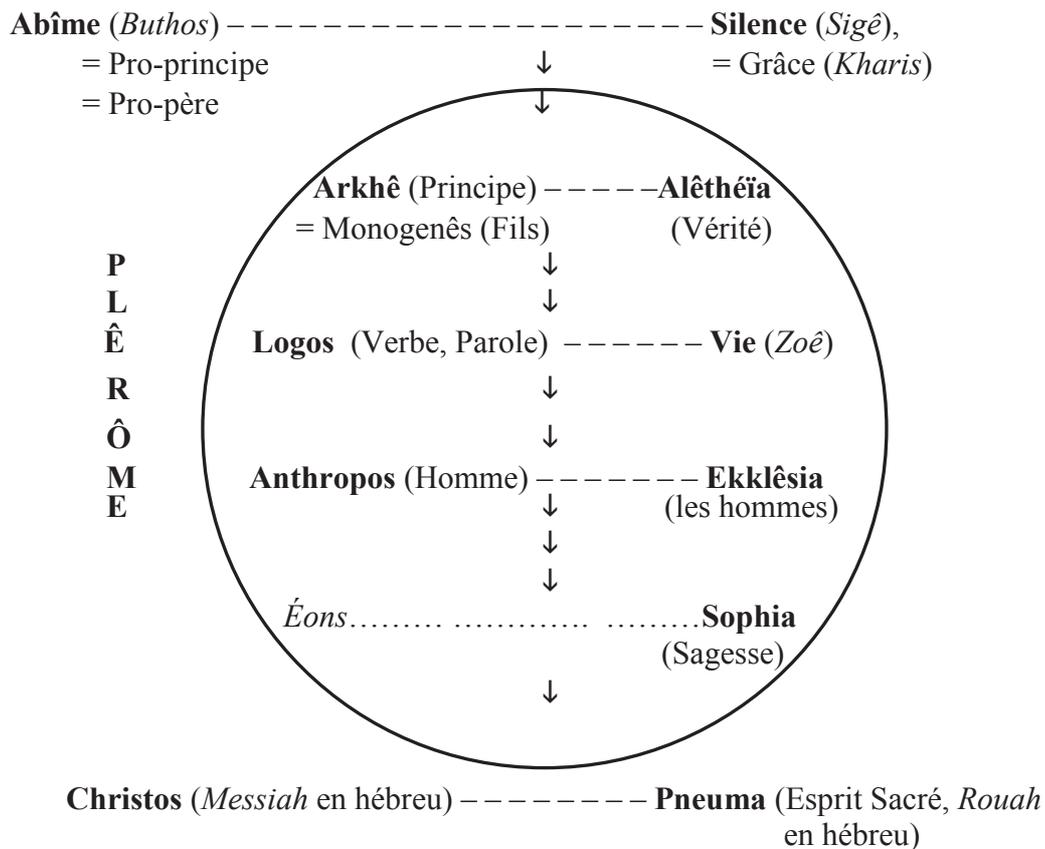
Or je vous le dis de façon rapide, c'est à l'origine de ce que deviendra la pensée théologique de la Trinité. Elle prendra d'autres voies pour l'exprimer, mais, originellement dans notre Écriture, ce qui est développé c'est le rapport Père/Fils et le rapport Christos/Pneuma. Ce sont donc deux dyades qui font une trinité parce que le Fils et le Christ, c'est le même, mais il est Christos par rapport au Pneuma, c'est-à-dire qu'il est oint de Pneuma et c'est dit dans un rapport nuptial, et il est Fils par rapport au Père.

Il y a une affinité entre les noms féminins :

– la Grâce qui est l'épouse du Père ;
 – la Vérité qui est l'épouse du Fils Un (du Monogène) ;
 – la Vie qui est l'épouse du Logos (de la Parole) ;
 – Ekklesia qui est l'épouse de *Anthropos* (l'Homme primordial qui est un des noms de Dieu). « *Faisons l'homme à notre image. Mâle et femelle il le fit* », saint Paul développe ce point : l'homme à l'image, l'homme accompli c'est le Christ, et l'épouse c'est l'Ekklesia, l'Ekklesia étant le Pneuma (l'Esprit) répandu qui collecte la totalité des dispersés.

Vous avez une espèce de table des dénominations que ces gnostiques ont établie dès le second siècle et qui est très précieuse pour entendre les mots essentiels de saint Jean.

Arbre généalogique dans la Gnose chrétienne



Légende (les mots "avant, après", etc. ne sont pas à entendre au sens de notre chronologie):

- 1°) A gauche les noms masculins, à droite les noms féminins (Silence est un nom féminin). Dans chaque couple (syzygie) ils sont "un", par exemple le Logos peut dire « Je suis la Vie ».
- 2°) De chaque couple émane le couple suivant. L'émanation de Christos / Pneuma survient après, c'est pourquoi il est mis en dessous.
- 3°) Abîme devient (en quelque sorte) le Père quand paraît le Monogène (le Fils). Au lieu de Père il peut être appelé Pro-Père ou Pro-Principe. Saint Jean l'appelle Dieu ou l'Insu.
- 4°) le grand cercle correspond au Plérôme qui est la plénitude des dénominations :
- 5°) Dans l'Ancien Testament Dieu (*Théos*) a de nombreux noms : *Hashem* (le Nom), *Hamaqom* (*Topos*, le Lieu)... Et ici le Fils a de nombreux noms : *Arkê*, Monogène, le Nom, le Logos, l'*Anthropos* (l'Homme), l'Intellect (*Nous*), l'*Angélos* (l'Ange), *Topos* (le Lieu)... Il correspond au Monde qui vient (*Olam Hazeq* ou l'*Aiôn* qui vient) contre-distingué de ce monde-ci (*Olam habah* ou cet *Aiôn* dans lequel nous sommes). Le mot de Père convient aussi au Fils puisqu'il contient la totalité des Éons.
- 6°) Les éléments du Plérôme sont appelés : dénominations, noms (fragments du Nom), Éons (*Aiônés*, fragments de l'*Aiôn* qui vient), *logoï* (fragments du Logos) ; *angéloi* (fragments de l'*Angélos*) ; *topoi* (fragments du *Topos*)
- 7°) Le Plérôme contient 30 Éons, Sophia (la Sagesse, *Hochma* en hébreu) étant le dernier. Elle aura une fille, Sophie II, qui sera appelée *Achamoth*.
- 8°) Ce schéma n'est pas toujours constant, il y a des variantes possibles.

N B Cette page vise à servir de repère mais ne prétend pas à l'exactitude ! Ici c'est la version du 30 janvier 2010, par Christiane Marmèche et Colette Netzer revue par J-M Martin.

Plus de détails dans [Gnose valentinienne : Lieux fondamentaux, angéologie, chambre nuptiale. Citations d'Extraits de Théodote.](#)

Cinquième rencontre

La dyade époux / épouse. La Trinité revisitée

I - Introduction.

Aujourd'hui nous nous proposons d'examiner la dyade époux / épouse – ou masculin / féminin... Nous verrons les différences entre les différentes dénominations qui peuvent intervenir à ce sujet.

1. Les trois dimensions du rapport masculin/féminin.

Ceci n'est pas la gestion moralisante d'une façon de vivre le mariage. Ce qui apparaît ici est d'une tout autre dimension :

- c'est d'abord une dimension plus infime à la mesure où masculo-féminin, chacun l'est, c'est-à-dire que nous sommes dans une bipolarité intérieure ;
- dans le beaucoup plus grand, c'est une distinction cosmique comme ciel et terre, et on peut employer l'expression ciel et terre pour dire la plus intime ;
- et enfin c'est aussi ce qui régit le rapport à autrui sous le rapport de la masculinité et de la féminité qui est un rapport très ambigu car il peut désigner par priorité dans certaines cultures la question de la fécondité (ou de l'infécondité), ou ce que nous appelons l'érotique. Ce sont deux choses inégalement réparties comme importance suivant les époques, suivant les temps.

2. Figures de la féminité (les trois Marie) et de la masculinité.

S'il s'agit du féminin lui-même il y a d'autres choses à considérer²². Il y a une féminité fondamentale qui peut se distribuer dans la mère (la maternité), l'épouse (les épousailles) et la sœur (la sororité). Ceci est énuméré dans un vieux texte, un évangile apocryphe, qui s'intitule l'Évangile de Philippe : « Jésus avait trois *Marie* : Marie sa mère, Marie son épouse et Marie sa sœur », le mot Marie étant ici une sorte de prénom qui est archaïque à la mesure où c'était le nom de la sœur de Moïse, Mariam. Vous repérez bien que :

- “Marie sa mère”, c'est ce que nous appelons la vierge Marie – sans compter que j'aurais pu énumérer la vierge qui est aussi une façon d'être femme ;
- “ Marie sa femme”, c'est Marie-Madeleine, non pas que Monsieur Jésus ait été l'époux civil de Marie-Madeleine, mais elle est dans la figure des épousailles ;
- de même que “Marie sa sœur”, c'est Marie de Béthanie, non pas qu'il ait été le frère de Marie de Béthanie, mais Marie de Béthanie est la sœur de Lazare que « *Jésus aimait* » ; elle est donc dans la figure de la sororité.

²² Cf "[L'Exégèse de l'âme", les figures féminines en st Jean.](#)

De même Thomas, qui signifie le jumeau, est une figure de la masculinité dans l'ordre de la fratrie, ce qui a une grande signification dans le chapitre 20 de saint Jean. Donc bien distinguer des statuts sociaux au sens où nous en parlons, et des grandes figures symboliques.

➤ **Projet de la séance.**

Nous abordons ici quelque chose qui est extrêmement vaste, extrêmement subtil, délicat à aborder et nous n'avons que quelques minutes pour le faire. L'aborder chez saint Jean est une chose ; l'aborder chez saint Paul est encore plus subtil ; et l'aborder chez les gnostiques que nous avons cités à plusieurs reprises au cours de ces séances présente également une certaine complexité. Je vais simplement donner quelques indications.

Nous sommes devant ce vaste problème du *deux* parce que, à l'intérieur de ces figures, c'est le *deux* lui-même qui est à penser. Nous arrivons là à un point difficile à dépasser, mais c'est une pensée qui nous indique des chemins au-delà de ce qui est notre usage ordinaire, ce qui présente donc un grand intérêt et une grande difficulté.

La symbolique que nous évoquons, par ailleurs, est une symbolique qui se retrouve dans la plupart des cultures – enfin, des éléments fondamentaux de cette symbolique se retrouvent avec une certaine équivalence dans d'autres cultures : purusha et prakriti en Inde, yin et yang dans la pensée chinoise et d'autres symboliques semblables présentent des affinités.

Nous allons aborder du même coup le thème de la Trinité, car la Trinité est composée finalement de deux dyades :

- la dyade Père/Fils
- et la dyade époux/épouse représentée par Christos/Pneuma²³.

Vous me direz : ça fait quatre termes ; mais non, ça n'en fait que trois parce que le Fils et l'époux c'est le même, il est Fils par rapport au Père et époux par rapport au Pneuma (à l'Esprit). Nous aurions là affaire avec les formulations néotestamentaires des énumérations ternaires qui s'y trouvent. Le mot de Trinité ne se trouve pas dans l'Écriture mais il y a des énumérations ternaires, entre autres chez Paul.

Ce que nous avons appris de la Trinité au catéchisme est très différent de ce qui se trouve dans l'Écriture. Cela n'implique pas que ce que dit le catéchisme est faux, mais il ne faut pas confondre ces deux choses et injecter des connaissances sommaires dans l'Écriture pour l'entendre. Les dogmes, qui sont très précieux en leur lieu, ne sont pas de bons chemins pour entrer dans la symbolique évangélique. Ceci est légitime puisque la fonction des dogmes, au cours des siècles, n'est pas d'accroître le donné évangélique mais de tenter de le traduire en fonction des interlocuteurs. Le grand interlocuteur de l'Église au cours des

²³ Pneuma est neutre en grec mais est pris comme un nom féminin car il traduit le mot hébreu *rouah* qui est féminin. Il a été longuement question du pneuma à la troisième rencontre "Chair et pneuma (Jn 3, 6)" p. 25.

siècles fut l'Occident. Du même coup, ce qui est dit dans la dogmatique répond aux questions de l'Occident. Or l'Occident est structuré tout autrement que l'Écriture. Donc même s'il répond justement, la bonne réponse à une erreur n'égale pas la vérité originelle dont c'était l'erreur.

II - Les épousailles en saint Jean

1) UN TEXTE-CLÉ : Jn 3, 25-34

Commençons par les épousailles en saint Jean. Il y a un lieu fondamental qui se trouve entre les noces de Cana (Jn 2) et la Samaritaine (Jn 4), et qui est donc une clef de lecture de l'épisode qui précède et de l'épisode qui va suivre. C'est au chapitre 3.

a) Versets 25-27. Ciel et terre, haut et bas.

« ²⁵*Fut donc un débat entre des disciples de Jean avec un Judéen à propos de la purification [du baptême].* ²⁶*Et ils vinrent près de Jean et lui dirent : “Rabbi, celui qui était avec toi au-delà du Jourdain, celui à qui tu as rendu témoignage, voici que lui baptise et tous viennent vers lui”* ²⁷*Alors Jean répondit et dit : “Aucun homme ne peut recevoir sinon ce qui lui est donné du ciel.”* »

C'est intéressant parce que Jean parle à partir de la terre, il témoigne à partir de la terre, comme la voix venue du ciel témoigne à partir du ciel dans le Baptême – qui est le commencement même des évangiles – car toute vérité se tient *entre le témoignage de deux*. Le deux ici, c'est “ciel et terre” qui est une façon articulée en dyade de dire la totalité. Nous avons médité père / fils, et nous nous préparons à méditer époux / épouse, mais il y a une dyade cosmique que nous n'allons pas étudier pour elle-même et qui recouvre celle-ci pour une part : c'est le rapport ciel/terre.

Nous ne sommes pas chez saint Paul mais je le dis en passant : tout se passe chez Paul comme si deux versets du premier chapitre de la Genèse se superposaient, et s'égalèrent d'une certaine façon : « *Dans l'Arkhe Dieu fit ciel et terre* » / « *mâle et femelle il les fit* ». En effet nous avons « *Dans l'Arkhe Dieu fit ciel et terre* » (v. 1) et « *Faisons l'homme à notre image (...) mâle et femelle il les fit* » (v. 26-27). Or il y a un rapport chez Paul entre *Arkhe* et image, le mot d'image n'ayant pas le sens dégradé qu'il a dans le post-platonisme, mais c'est au contraire la venue à visibilité de ce qui était caché. Ce n'est pas une représentation dégradée de la réalité, c'est la venue à corps. Donc le verset 27 « *mâle et femelle il les fit* », qui précise le verset 26 peut se lire également comme développement du verset 1, les deux se superposent comme je viens de le dire.

Chez Paul – mais c'est vrai chez Jean aussi – le rapport du haut et du bas, et le rapport du masculin et du féminin, d'une certaine façon se superposent et s'égalent. La même chose est vraie dans les grandes traditions auxquelles j'ai fait allusion. Cela présente de nos jours

un caractère quasi répulsif à la mesure où la femme est censée être par là inférieure, en dessous. On ne répond pas à la question en disant simplement : Ah, c'était des structures de l'époque, nous n'en sommes plus là. Pas du tout, cela a une signification permanente, sauf que le dessous n'est pas inférieur, ou plus exactement il est inférieur au sens originel du terme, c'est-à-dire qu'il se situe plus bas dans la topologie mais il n'est pas inférieur au sens où ce mot a une signification dépréciative. La Loire à Nevers est plus haute que la Loire à Nantes (c'est la Loire inférieure) – plus bas se dit inférieur en latin – mais ça ne veut pas dire qu'elle inférieure à tous égards, elle est même beaucoup plus ample et beaucoup plus manifestée.

Je reviens au texte. « *Un homme ne peut recevoir que ce qui lui est donné du ciel.* » Dans tout le chapitre 3 qui a été ouvert par la rencontre avec Nicodème (naître d'en haut), le rapport du haut et du bas est fortement marqué. Ensuite on lira : « ³¹*Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous, ce qui est de la terre est de la terre et parle à partir de la terre.* » Donc le Baptiste se caractérise ici comme celui qui parle à partir de la terre, mais cela lui est donné d'en haut. La terre n'est pas notre propriété. Elle n'a pas en nous sa suffisance, et parler à partir de la terre est une donation qui vient d'en haut.

b) Versets 28-30. Femme/homme ; la chambre nuptiale.

« ²⁸*Vous mêmes, vous témoignez à propos de moi-même de ce que j'ai dit : "Je ne suis pas le Christos mais j'ai été envoyé au-devant de lui."* »

Et voici le verset qui nous intéresse : « ²⁹*Celui qui a l'épouse est l'époux, et l'ami de l'époux qui se tient debout et qui l'écoute se réjouit de joie à cause de la voix de l'époux. Et telle est ma joie pleinement accomplie.* ³⁰*Il faut qu'il croisse et que je diminue.* »

Par ailleurs on sait qu'en d'autres lieux, Jean est appelé le fils de la femme et que Jésus est le Fils de l'Homme.

Et **la femme** a une véritable ambiguïté à la mesure où :

– elle peut désigner l'état égal et complémentaire de l'homme – nous dirions cela aujourd'hui ;

– ou au contraire elle peut désigner la situation négative dans laquelle la semence de féminité est recouverte et non encore manifestée.

Chez saint Paul la femme est justement la manifestation de l'homme. Si on lit Paul (Ep 5 et 1Co 11), on apercevra quelque chose qui résonne à notre oreille de cette façon-là : « *La femme est la gloire de l'homme* » (1 Co 11, 7) c'est-à-dire l'accomplissement manifesté et plénier de ce qu'il en est d'être homme.²⁴ De même qu'il dit ensuite qu'il n'y a pas de femme sans homme puisqu'elle a été tirée d'Adam, mais il ajoute qu'il n'y a pas non plus d'homme sans femme (allusion à la maternité).

²⁴ Voir [Ep 5, 21-33 \(subordination homme/femme\)](#) ; [1Co 11, 7-11 \(voile sur la tête de la femme\)](#).

Donc il faut à chaque fois s'avancer avec beaucoup de précaution parce que les structures symboliques sont d'une extrême délicatesse et parce que, d'autre part, notre époque nous fournit une oreille suspicieuse pour tout ce qui a l'air de toucher à l'égalité de la femme par rapport à l'homme. Il ne faut pas que cela nous empêche d'entendre bien les structures de cette Écriture.

Il est dit que l'ami entend *“la voix de l'époux”*, mais en réalité il entend la voix de **la chambre nuptiale**²⁵. Chez les gnostiques, être fils de la chambre nuptiale, c'est être fils du Plérôme. Le Plérôme – c'est-à-dire toute la réalité pneumatique (spirituelle dans le grand sens du terme) – est dénommé également chambre nuptiale. Et ce qui est né en dehors de la chambre nuptiale, c'est par exemple notre première naissance. Je ne fais que dire quelques choses en passant, je ne développe pas.

c) Versets 31-34.

« ³¹*Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous, celui qui est de la terre est de la terre et parle à partir de la terre.* ». Ceci est très important parce que c'est un principe johannique que l'on entend et l'on parle à partir d'où l'on est. C'est seulement si je suis de ce lieu-là que je peux entendre les paroles de ce lieu-là. Le monde comme tel ne peut pas entendre la Parole. Voilà aussi une structure étrangère à notre façon de parler et de penser.

« *Celui qui vient du ciel est au-dessus de tous ;*³² *de ce qu'il a vu et entendu il témoigne et personne ne reçoit son témoignage.* ³³*Celui qui reçoit son témoignage signe que Dieu est véridique.* ³⁴*Car celui que Dieu a envoyé parle les paroles de Dieu, car il donne le pneuma sans mesure.* » *“Sans mesure”* est une expression étrange : où *ek métrou*. C'est le thème de l'abondance qui est surtout développé chez Paul, à la fois dans ce qu'il dit mais aussi par sa façon de le dire : dans ses énumérations, dans la prolifération, le *découlement* qui est un autre terme de Paul. L'abondance est significative de l'âge qui vient.

2) AVANT LE TEXTE-CLÉ : Les Noces de Cana (Jn 2, 1-11).

a) Le thème époux-épouse dans les Noces de Cana.

Ce texte de Jn 3 donne des clés de lecture du chapitre qui précède, celui des Noces de Cana. Jésus est un invité et n'est pas l'époux apparemment, mais ce qui est récité dans les Noces de Cana, c'est les épousailles du Christ et de l'humanité convoquée²⁶.

Je dis l'humanité convoquée car il faut toujours entendre que l'épouse du Christ n'est jamais une personne singulière, c'est l'humanité dans son ensemble. Ceci est un thème paulinien. C'est un vieux thème biblique.

²⁵ Voir [Le thème de la chambre nuptiale dans l'évangile de Philippe.](#)

²⁶ Une session a eu lieu sur les Noces de Cana dont la transcription sera un jour mise sur le blog.

En effet on sait que dans l'Ancien Testament Dieu est le père de son peuple : le peuple est le "fils de Dieu", donc "fils de Dieu" a un sens collectif. Mais Dieu est également l'époux de son peuple : Israël (le peuple) est l'épouse de Dieu. Vous avez un grand nombre de textes scripturaires de l'Ancien Testament, notamment prophétiques, là-dessus. Ce n'est pas la peine de courir beaucoup les feuilles d'une Bible pour les retrouver, car il y a un petit opuscule gnostique du IIe siècle qui s'intitule *Exégésis tês psukhês*, l'Exégèse de l'âme, qui rassemble tous ces textes et les médite.²⁷

b) Être à la fois le Fils et l'épouse de Dieu.

Être à la fois le fils et l'épouse, voilà une situation qui est étrangère à nos représentations. Mais aucune importance ici. Ce qui est le *deux* fondamental est plus archaïque même que ces *deux* assez premiers que sont pour nous la paternité (la génération) d'une part, et la conjugalité d'autre part. Ces deux dyades (Père/Fils et époux/épouse) qui sont premières dans notre expérience usuelle, sont elles-mêmes précédées d'une dyade sans doute plus essentielle et commune.

Il y a une indéfinité de modes d'être deux. Nous connaissons surtout la différence entre deux qui sont opposés (qui sont contraires), ou alors deux qui sont complémentaires (qui s'entendent bien, tout ce que vous voudrez). En réalité il y a une infinité de dyades, d'autant plus que la dyade est mère de la multiplicité. Elle est mère de la multiplicité en ce sens qu'elle est mère de la multiplication : ça ne multiplie qu'à partir du deux, le *un* ne multiplie pas. « *Croissez et multipliez* » : il faut le deux, il faut le couple.

3) APRÈS LE TEXTE-CLÉ : La Samaritaine (Jn 4).

a) Le thème époux-épouse dans l'épisode de la Samaritaine.

Ensuite au chapitre 4 le thème de la Samaritaine est un thème sur l'eau, un thème sur le lieu identifiant : être de Samarie ou de Jérusalem ? Non, ni de Samarie, ni de Jérusalem, mais du pneuma qui est une région nouvelle, la région ouverte par le Christ : « Il ne faut adorer ni ici ni là, mais dans le pneuma qui est vérité (dévoilement). »

En outre il y a un thème masculo-féminin qui court tout au long. D'abord parce que les patriarches rencontrent leur fiancée au puits. Ici, une conversation s'engage entre Jésus et cette Samaritaine anonyme. D'autre part, parmi les thématiques qui constituent leurs échanges, il y a la thématique de « *Va chercher ton mari* ». Qu'est-ce que ça vient faire là ? Mais c'était là dès le début parce que la thématique masculin/féminin, ou époux/épouse plus exactement ici, est en question d'emblée dans le texte. Bien sûr qu'elle n'a pas de mari et ne pourra en avoir que lorsqu'elle aura été capable de se ré-identifier et de reconnaître Jésus comme « *le sauveur de son corps* », comme dira Paul (Ep 5, 23), « *le sauveur du*

²⁷ Voir "[L'Exégèse de l'âme](#)", [les figures féminines en st Jean](#).

monde » (Jn 4, 42), c'est-à-dire Jésus dans la figure de l'époux.²⁸ C'est pourquoi la Samaritaine a ici une signification collective.

b) Le féminin chez saint Jean

Du reste, que le féminin soit collectif est une sorte de tradition dans les symboliques, dans les cultures. Chez saint Jean le féminin a deux traits principaux :

- Il est collectif – le mot n'est pas heureux parce qu'il dirait simplement le collectif de l'ordre du social alors que ce qui est question dans ces choses-là, c'est un collectif qui est de l'ordre de l'humanité convoquée dans son ensemble. Il est eschatologique d'une humanité qui serait quelque chose comme l'*Ekklésia* – pas l'*ekklésia* au sens petit mais la communion des saints (la communion des consacrés), la *koïnonia* de Jean qui n'est pas régie par le droit qui gère les rapports sociaux des hommes ou des états.

- L'autre trait, également propre à la symbolique féminine chez Jean, est d'être dans la succession, dans les étapes. C'est vrai pour la Samaritaine, et c'est vrai pour Marie-Madeleine. Dans le même chapitre (Jn 20, 1-19), la symbolique masculine est représentée par Jean qui est sans étape : “*il vit, il cru*”, c'est-à-dire qu'il voit – mais du reste, il ne voit rien, il voit le rien, c'est-à-dire il croit, il sait ce que signifie l'absence. Alors que Marie-Madeleine a des étapes : elle se tourne, se retourne, elle se méprend, elle demande où on l'a posé, elle cherche, etc. Il y a tout un cheminement, et un cheminement assez semblable, d'ailleurs, structurellement, à celui de la Samaritaine.

Ceci avait pour but de situer des lieux où il importe de détecter ce thème qui, pour n'être pas le plus émergeant, est cependant un des plus essentiels chez saint Jean.

III - Le couple Christos / Pneuma chez les gnostiques

Je reviens aux conséquences par rapport à l'être même de Dieu qui se dévoile ici. L'unité de Dieu n'est pas l'unité inerte que nous sommes souvent tentés de penser. L'unité de Dieu est ce constant rapport respiratoire, de haute respiration, entre le Père, le Fils et le Pneuma (l'Esprit). Père et Fils nous en avons parlé. Nous n'avons pas rencontré le mot de pneuma, au sens où il apparaîtrait dans notre Écriture, dans ce que nous avons déjà lu ici.

Les titres de Christos et de Pneuma n'apparaissent pas dans le Plérôme.²⁹ En premier, nous avons l'Abîme / Silence qui est hors du Plérôme. Ensuite, le Plérôme s'ouvre dans le Christ qui est Arkhê et Fils : Fils par rapport à ce qui précède (le Père) ; et Arkhê par rapport à tout ce qui s'ensuit. Le Pneuma n'est pas là d'abord, il est là dans une troisième phase chez les gnostiques. C'est ce que Tertullien appellera le *Pneuma Tertius*. En effet

²⁸ Cf [La rencontre avec la Samaritaine, Jn 4, 3-42, texte de base](#), et une lecture gnostique où la symbolique de l'époux est très importante : [Lecture gnostique de la Samaritaine \(Jn 4, 4-24\) suivie des fragments d'Héracléon cités par Origène](#).

²⁹ Consulter *L'arbre généalogique de la Gnose chrétienne* qui se trouve à la fin de la quatrième rencontre.

dans « Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit », il est connuméré troisième. Or les discours des anciens ne sont pas des discours dissertants, mais les choses les plus élevées sont à l'intérieur d'un récit.

Donc le Père engendre le Fils, le Fils qui est la plénitude de toutes ces dénominations, et aussi la plénitude des semences de toute l'humanité. Nous n'avons pas commémoré la faiblesse et la dissension qui se produit à l'intérieur du Plérôme. Sophie, le dernier des Éons, veut saisir le Père, ce qui est une œuvre impraticable, et elle tombe dans une espèce de vacuité qui est le contraire du Plérôme (de la plénitude), entraînant l'ensemble des Éons, c'est-à-dire l'ensemble des dénominations, parce qu'elles sont désormais déchirées les unes d'avec les autres, et notamment chacune d'avec son conjoint. Or tout ce qui est entrepris par un seul est déficient ; seul engendre ce qui est appelé par les deux dénominations. Et c'est pourquoi l'Abîme émane un troisième qui est aussi un couple, le couple Christos/Pneuma. Il est là pour rectifier le Plérôme, pour le rétablir, le restituer ; le Pneuma a donc là une fonction finalisante, accomplissante, une fonction qui conduit à la perfection de ce qui, même à l'intérieur de ce Plérôme, a été et est toujours pour nous dans une certaine dispersion. Du simple fait que époux/épouse multiplie, la multiplication des dénominations fait qu'on peut les considérer pour elles-mêmes, et quand Jésus dit “je suis la Vie”, je peux penser *Vie* singulièrement, dans son petit sens et aussi au sens large comme ce qui est de Dieu.

La fonction du Christos est d'enseigner, et c'est aussi la fonction du pneuma, le pneuma de la vérité. La tâche consiste (dans le langage des gnostiques) à égaliser les dénominations, c'est-à-dire à montrer que si chacune d'entre elle est entendue jusqu'au profond d'elle-même et non pas dans sa différence, elles sont toutes égales et semblables (*isos kai homoïos*). Vous avez un principe de lecture des noms, des dénominations du Christ, qui est à attendre du pneuma. C'est-à-dire que les différents noms du Christ, je peux les entendre à partir de leur histoire sémantique, de leur signification, mais si j'entends l'Écriture dans le pneuma, j'entends que chacune de ces dénominations dit la totalité du Christ. Et ça c'est très intéressant, ça montre par exemple que l'évangile de Jean n'est pas un ensemble d'articles qu'il faut ajouter les uns aux autres, mais que, dans chaque lieu, il y a la totalité s'il est perçu dans sa profondeur. Il y a un enjeu dans le mode de lire qui est en question dans cette affaire du démembrement des Éons.

C'est une leçon d'écoute : comment entendre l'Évangile ? Quelle est l'écoute propre à l'Évangile ? Et cela je ne le reçois pas de moi-même, je l'attends du pneuma, du pneuma de la vérité.

IV - La Trinité chez saint Paul en Ep 4, 4-6

J'ai dit que Christos et Pneuma étaient en couple. Ce qui est plus connu chez Paul c'est le rapport Christos et Ekklesia comme époux / épouse. Or il est très important de savoir qu'il y a une affinité entre le féminin Ekklesia et le féminin pneuma. Une des rares énumérations

trinitaires qui se trouvent chez Paul marque cela très bien. C'est au chapitre 4 des Éphésiens versets 4-6 :

« *Un seul corps et un seul pneuma*

selon que vous avez été appelés

dans une seule espérance de votre appel ;

un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême ;

un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous, à travers tous et en tous. » :

Le pneuma / le *Kurios* / et le Dieu Père.

Vous avez une énumération ternaire ici, mais ce qui est intéressant c'est que chacun de ces termes est affecté d'un certain nombre d'autres mots, et ces mots marquent une affinité entre eux.

1/ Pneuma et corps ; l'appel.

En effet, avec le pneuma, vous avez : « *Un seul corps et un seul pneuma* ». Ici corps et pneuma signifient la même chose, chez nous c'est le contraire (le corps et l'esprit), mais par exemple en langage stoïcien ce serait tout à fait possible également. Le corps ne désigne pas ce qui est pour nous le corporel par opposition au spirituel. Le corps désigne au contraire une réalité pleinement accomplie : venue à corps à partir de sa semence. Ce n'est pas le rapport âme / corps, c'est le rapport semence / corps. Or, dans le rapport semence / corps, le corps est l'accomplissement plénier de la semence, le mot corps dit l'homme tout entier. Le mot de corps a ce sens-là quand Paul, au chapitre 5, dit que l'Ekklesia (donc l'humanité convoquée) est l'épouse du Christ³⁰ ; ici c'est le corps, c'est-à-dire l'accomplissement plénier des semences pneumatiques qui constituent l'homme véritable. Voyez à quel point on peut ne pas lire si on lit selon nos articulations.

Vous avez ici le pneuma pour dire la même chose. Il y a une affinité entre le pneuma et le corps, c'est-à-dire l'accomplissement de la totalité des appelés. L'Église est le corps du Christ-tête : c'est le rapport corps / tête. C'est donc un rapport haut / bas mais pas un rapport intelligible / sensible. C'est pourquoi est employé le mot *klêsis* « *vous avez été appelés (eklêthété) dans une seule espérance de votre klêsis (vocation, appel)* » (Ep 4, 4b) : c'est le même mot que Ekklesia. Le grand sens du mot Ekklesia, c'est la convocation de la totalité des semences du Pneuma qui sont dans l'humanité. Chez Paul Ekklesia ne désigne pas d'abord une communauté sociologiquement repérable qui a des règles et des institutions, qui a vécu à telle époque, etc. Le mot Ekklesia dit la convocation par Dieu, c'est-à-dire la réunion par Dieu, de la totalité des semences du Pneuma qui sont répandues en elle (dispersées, déchirées, en elle).

Ce qui arrive comme trouble à l'intérieur du Plérôme, se traduit également à l'intérieur de l'humanité. La multiplication qui est signe de déploiement, devient progressivement signe de démembrement. C'est un point très important. Le pluriel est un déploiement de l'unité. Il

³⁰ Voir [Ep 5, 21-33 \(subordination homme/femme\)](#) ; [1Cor 11, 7-11 \(voile sur la tête de la femme\)](#).

peut être un déploiement harmonieux, comme une fleur est un déploiement du bouton, tant qu'elle reste retenue dans l'unité de sa tige; mais quand elle fane, elle se démembré. Or ce monde-ci est un monde dans lequel l'humanité est démembrée : chacun est déchiré à l'intérieur de soi-même, déchiré dans son rapport à autrui et déchiré dans sa totalité. C'est ce que Jean appelle *ce monde-ci*.

2/ Christos : Seigneur (*Kurios*), foi, baptême.

En revanche le Christos a à voir essentiellement avec la foi parce que la foi, c'est la proclamation que Jésus est Seigneur (*Kurios*), et avec le baptême parce que le baptême n'est rien d'autre que la foi manifestée. Toute foi est essentiellement baptismale : avant le baptême, elle est catéchuménale ; au moment du baptême, elle est baptismale ; après le baptême aussi. En effet le baptême n'est pas simplement le rite d'un moment, il laisse une marque que les théologiens appellent “caractère” au sens technique du terme : on a été baptisé, mais on le reste, on est baptisé.

Et la foi n'est rien d'autre qu'un baptême, en ce sens que croire en Jésus, c'est croire en sa mort et en sa Résurrection, c'est-à-dire qu'il nous soit donné à nous-même d'être “plongé dans la mort”, comme dit Paul, pour être relevé, re-suscité dans le Pneuma. Le mot baptême ne se pense pas à partir de l'idée de sacrement. C'est le contraire : l'idée de sacrement devrait normalement partir de là. Ce n'est pas notre idée de sacrement qui nous fait comprendre le mot de baptême tel qu'il est prononcé ici.

3/ Dieu et Père.

Enfin dernière mention : “*le Dieu et Père*”.

Ce passage est assez intéressant parce que c'est une des rares énumérations ternaires du Nouveau Testament avec « *Allez baptiser les nations au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit* ». Mais la Trinité comme un mystère à part n'est pas envisagée dans le Nouveau Testament comme elle l'est dans les traités de théologie. Et puis, d'autre part, les traités de la Trinité sont élaborés à partir des concepts occidentaux et non pas à partir de la symbolique néotestamentaire. Les concepts qui sont ceux de nature³¹ et de personne sont les concepts distributeurs de la première réflexion chrétienne en Occident : la Trinité, c'est une seule nature et trois personnes ; le Christ, c'est deux natures et une seule personne. C'est le b-a-ba du catéchisme qui est issu de la réflexion théologique proprement occidentale, qui est juste et pertinente pour autant qu'on demeure dans un questionnement occidental. Dieu merci, le concile de Nicée a défini la consubstantialité du Père et du Fils. Heureusement que nous avons cela pour nous inviter à lire en profondeur nos textes. Seulement ce n'est pas le discours, c'est la réponse à une déviance qui s'était faite jour pour

³¹ Le concept de nature est un concept proprement occidental qui n'existe pas dans le Nouveau Testament. C'est un vieux concept grec qui, dans son origine, est très beau – *physis* c'est l'éclosion. Seulement il a donné lieu dans nos discours à toute une descendance extrêmement multiple et diverse. Et le mot est toujours dépendant du mot qui est mis à côté, c'est-à-dire nature et personne, nature et surnature, nature et art, etc.

dire que le Fils était une grande première créature et non pas la même chose que le Créateur. Et si on s'en tenait à cela, on manquait le plus fondamental de l'Écriture qui n'a en fait jamais été médité dans ce sens-là, ce sens qui fait le thème de nos recherches : l'identité du deux et de l'un, ou l'identité du trois et de l'un. D'autant plus *deux* que *un* : ce n'est pas “*un* bien que *deux*”.

QUESTIONS

1. La femme chez Paul.

► Comment comprendre que la femme est l'accomplissement de l'homme comme le dit saint Paul ?

J-M M : Il faut bien voir que la femme n'est pas toute seule accomplissement, mais l'homme se trouve accompli dans la manifestation de lui qui est la femme. Comment dire cela ? Je pense que l'autre formulation qui est explicitement chez Paul, à savoir que « *La femme est la gloire de l'homme* », présenterait presque plus d'intelligibilité. Mais les deux reviennent au même. Bien que nous soyons entre guillemets féministes – la plupart des gens aujourd'hui – une phrase comme celle-là paraît presque de trop.

Cette phrase se trouve en 1 Cor 11, le chapitre qui traite du voile. Le voile, dans le Nouveau Testament, c'est le voile pour la prière. Le voile pour la prière n'est pas fait pour cacher la féminité, mais il en est le dévoilement : le voile est le dévoilement. Et dans la prière, l'homme ne dévoile pas sa gloire qui est la femme. De même, il est honteux pour un homme d'avoir des cheveux longs tandis que c'est une gloire pour la femme (1 Co 11, 14-15). Ça paraît très étrange.

Ce qui est intéressant dans le contexte, c'est une sorte d'argumentation selon la nature, (*kata phusîn*,) ou selon l'usage (*kata khrêsîn*) : « *La nature n'enseigne-t-elle pas* » (v. 14) ; « *est-il convenable que... ?* » (v.13). Nous, nous opposons la nature et l'usage, par exemple quand nous posons la question de savoir si la féminité est une chose naturelle ou une chose culturelle (la culture relève de l'usage). Or *kata phusîn* et *kata khrêsîn* sont ici deux façons de dire la même chose, parce que le concept strict de nature au sens philosophique du terme ne fonctionne pas chez Paul. Le mot *phusis* s'y trouve (v 14) – c'est une des rares fois où il se trouve dans le Nouveau Testament – et il ne signifie pas ce que signifie *phusis* chez les philosophes.

2. La femme et les semences femelles dans le Plérôme des gnostiques.

► Tu parlais du côté féminin de chacun, quel est-il ?

J-M M : Là, il y a une ambiguïté. Sous le terme de faiblesse ou de chair, ou de "fils de la femme seule" et non "fils de la chambre nuptiale", sous le terme des "enfants de la femme", la signification peut être que la femme représente l'espace inférieur dans lequel nous sommes, ou bien la modalité cachée de la semence.

► Oui, il y a les deux choses. Tu parlais des semences femelles rejetées hors du Plérôme.

J-M M : Il y a des semences proprement femelles – pour parler ce langage-là – qui sont les productions de la *sarx* (de la chair) ou de la *psukhé*. Les semences positives sont les semences pneumatiques (spirituelles), les semences du monde nouveau, or ces semences-là peuvent être de façon non-manifestée au titre de simples étincelles, ou au contraire embraser la totalité de la vie dans la manifestation plénière d'elles-mêmes.

3. Le mot "monde" chez Jean. La triple venue du Christ (Jn 1, 9-14).

► Qu'en est-il du monde chez saint Jean ?

J-M M : Le mot *monde* en notre sens actuel n'existe pas chez Jean. Le "monde" est l'équivalent johannique de la femme seule, de la féminité non couplée au pneumatique : le monde chez Jean désigne toujours ce qui n'est pas d'ordre pneumatique, ce qui est régi par la mort et le meurtre.

Une exception : quand Jésus dit « *Je suis venu sauver le monde* » (Jn 12, 47), puisque le non-pneumatique comme tel n'est pas susceptible d'être sauvé, il veut dire à ce moment-là "sauver les siens qui sont dans le monde", les siens c'est-à-dire les hommes, les semences pneumatiques qui sont dans le monde.

Le monde chez Jean est toujours un espace qui, comme tel, ne peut pas recevoir en vérité le pneuma. "Venir vers le monde" veut dire venir à la mort, on trouve cette expression en Jn 1, 9. Mais dans les versets 9-14 du Prologue il est question d'une triple venue :

- Il est venu vers le monde qui ne l'a pas reçu, donc il est venu vers la mort ;
- il est venu vers les siens qui ne l'ont pas connu, mais "pas connu d'abord", donc il est venu à la méprise ;
- et enfin il vient vers les siens lorsqu'il est reconnu en plénitude et reçu : « *à ceux qui l'ont reçu il a donné de devenir enfants de Dieu* », c'est-à-dire que, de semences qu'ils étaient, ils deviennent enfants de Dieu.

La "faiblesse" en un sens s'oppose au pneuma et en un sens est le pneuma.

Je reviens sur ce que j'ai dit à propos de la faiblesse. En effet elle a un double sens :

- le sens de ce qui s'oppose au pneuma,
- le sens de ce en quoi le pneuma est provisoirement recouvert, et le pneuma est provisoirement appelé faiblesse dans ce cas-là, à cause de ce qui le recouvre et non pas à cause de son essence

Il y a homme dans l'homme.

► Et quel est le rapport de cette faiblesse avec le côté féminin de l'être ?

J-M M : Voilà une chose très importante : pour entendre l'Évangile, il faut cesser d'avoir un concept de sujet autonome, autosuffisant, totalement un, même ontologiquement un, alors qu'il y a un homme dans l'homme. L'homme spirituel est en exil dans l'homme

mondain au sens de ce que je viens de dire. C'est tout autre chose que la distinction de l'âme et du corps.

Tous les mots de Jean sont des mots du corps, aussi bien les allures, les postures, les sensations. Entendre, voir, toucher, goûter, respirer... Les cinq sens se trouvent chez saint Jean ; trois sont énumérés régulièrement ensemble dans le même ordre parce qu'il y a une signification à cela. « *Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, que nos mains ont tâté au sujet de l'affaire de la vie (au sujet de la résurrection)* » (1 Jn 1). Cette sensorialité-là désigne quelque chose d'ajusté à la Résurrection, donc ça ne désigne pas les sens grossiers qui sont les sens usuels de notre être : l'homme intérieur n'est pas manifesté comme une âme, il est manifesté comme une humanité douée de sa propre sensorialité spirituelle. Disant cela, je n'ai pas répondu à ta question, j'ai fait un détour pour faire exploser notre idée d'un sujet autonome et autosuffisant.

Et parmi les premières données fondamentales de la constitution d'un individu, il y a cette bi-polarité : bipolarité du haut et du bas bien sûr, qui est la même que la bipolarité du masculin et du féminin. En effet la déchirure dans laquelle nous sommes, c'est que ces deux pôles ne sont pas en accord. De même le divorce fondamental, c'est le divorce ciel-terre. Ciel et terre ne se parlaient plus au temps de Jésus, et voici que le ciel s'ouvre et parle à la terre : « *Tu es mon fils bien-aimé* », c'est l'ouverture de l'Évangile. Désormais masculin et féminin se parlent, donc c'est la constitution d'un espace nouveau, qui est un espace dans lequel pôle masculin et pôle féminin ne sont plus déchirés.

Or cette chose-là qui vaut à l'intérieur de chacun, vaut également pour le rapport d'un à une autre, et singulièrement de ma masculinité à la féminité de mon interlocutrice par exemple. Je ne peux avoir de relation heureuse et bonne avec une femme que pour autant que, à l'intérieur de moi-même, ma masculinité et ma féminité sont dans un bon accord. Donc à la fois cette bipolarité est du plus intime, elle est de la proximité des relations, et enfin elle est l'égalité de ciel-terre c'est-à-dire qu'elle a également une dimension cosmique, elle traverse toutes les dimensions.

Tags et plan du blog au 15 décembre 2014

(Mises à jour sur <http://www.lachristite.eu/archives/index.html>)

TAGS :

[articles](#) (de JMM) ; [Baptême](#) ; [Christ-Jésus](#) ; [christité](#) ; [CREDO](#) ; [dogmes et Évangile](#) ; [Eglise](#) ; [Esprit Saint](#) ; [Eucharistie](#) ; [figures](#) ; [gnose textes](#) ; [gnose valentinienne](#) ; [Heidegger](#) ; [Homélies](#) ; [infos](#) ; [J-M Martin](#) ; [JEAN 6](#) ; [JEAN-PROLOGUE](#) ; [Joseph Pierron](#) ; [LA PRIÈRE](#) ; [mal souffrance guérison](#) ; [Mathigot-peintre](#) ; [outils](#) ; [PLUS 2 PLUS 1](#) ; [Pères de l'Eglise](#) ; [péché pardon](#) ; [Poèmes de JMM](#) ; [relecture de l'A T](#) ; [Résurrection](#) ; [sacrements](#) ; [saint Jean](#) ; [saint Paul](#) ; [structures de base](#) ; [structures hébraïques](#) ; [Symboles](#) ; [Synoptiques](#) (Mt, Mc, Lc) ; [Trinité](#) ; [témoignages](#) ; [vocab biblique fr](#) ; [vocab biblique grec-hébreu](#) ; [Échos à JMM](#)

CATÉGORIES :

[I.1 Présentations – I.1 Qui est J-M Martin ; Dates des rencontres](#) ;
[I.2 Témoignages, articles sur JMM](#) ;
[I.3 Christité et autres](#) ;
[I.4 Poèmes de J-M Martin](#) – [I.4 Préfaces pour Mathigot, articles de J-M Martin](#) –
[I.5 Articles ayant un lien avec J-M Martin](#) ;
[I.6 Joseph Pierron](#) ;

[II.1 Méditations de textes de st Jean](#) ;
[II.2 Méditations de textes de st Paul](#) ;
[II.3 Textes du N T autres que Jean et Paul](#) ;
[II.4 La gnose chrétienne des premiers siècles](#) ;
[II.5 Pères de l'Eglise](#) ;
[II.6 Homélies de J-M Martin](#) ;

[III.1 Structures bibliques de base](#) ;
[III.2 Rapport à l'Ancien Testament](#) ;
[III.3 Outils de J-M Martin pour la lecture biblique](#) ;
[III.4 Vocabulaire biblique](#) ;
[III.5 Figures bibliques \(Pierre, Judas, Marie...\)](#) ;
[III.6 Symboles bibliques](#) ;

[IV.1 Père Fils Esprit \(pneuma\)](#) ;
[IV.2 Baptême – IV.2 Pardon, eucharistie, sacrements](#) ;
[IV.3 Résurrection et autres thèmes](#) ;
[IV.4 Eglise, dogmes et autres](#) ;
[IV.5 Penseurs \(Heidegger...\)](#) ;

[Transcriptions de SESSIONS](#) ([CREDO](#) ; [JEAN 6](#) ; [JEAN-PROLOGUE](#) ; [LA PRIÈRE](#) ; [PLUS 2 PLUS 1](#) ; [NOUVEAUTÉ-CHRISTIQUE](#))